

Card. Stanisław Ryłko
Président
Conseil Pontifical pour les Laïcs
Fondation Jean-Paul II
Cité du Vatican

SYMPOSIUM UNESCO

«Jean-Paul II : une pensée actuelle pour l'homme, l'éducation et la culture»

Paris, 13 février 2013

SALUTATIONS DU PRESIDENT DE LA FONDATION JEAN-PAUL II

*Madame la Directrice générale de l'UNESCO,
Mesdames et Messieurs les Ambassadeurs,
Son Eminence Monsieur le Cardinal Archevêque de Paris,
Mesdames et Messieurs,*

C'est un grand honneur pour moi de pouvoir m'adresser à vous tous qui êtes ici ce soir. Je le fais au nom de la Fondation Jean-Paul II qui, avec la Mission de l'Observateur Permanent du Saint-Siège auprès de l'UNESCO, a organisé cet événement si significatif. Je désire exprimer particulièrement ma reconnaissance à Madame Irina Bokova, Directrice générale de l'UNESCO, qui nous a chaleureusement accueillis dans les locaux de cette prestigieuse institution et nous a également offert sa précieuse collaboration en acceptant de prononcer le discours d'ouverture. Nous lui en sommes vraiment très reconnaissants. Je remercie aussi vivement Mgr. Francesco Follo – Observateur Permanent du Saint-Siège auprès de l'UNESCO –, pour son excellente collaboration sans laquelle ce Symposium n'aurait pu être organisé. Nos remerciements vont également à l'Ambassadeur de la Pologne auprès de l'UNESCO, Monsieur Krzysztof Kocel, pour son soutien personnel. Et enfin, je remercie tous les experts qui ont accepté notre invitation et qui interviendront avec des conférences que nous espérons pouvoir publier ensuite – avec leur aimable accord – dans un volume qui les recueillera.

Nous sommes heureux que ce Symposium ait rencontré un tel intérêt de la part d'un public aussi vaste et qualifié. Cela signifie que la question que nous abordons est très actuelle et qu'elle retient l'attention de beaucoup.

Le thème de notre Symposium est: "Jean-Paul II : une pensée actuelle pour l'homme, l'éducation et la culture" et il aura comme principale référence l'inoubliable discours prononcé par le Pape Wojtyła le 2 juin 1980, ici précisément, au siège de l'UNESCO. Dans l'enseignement du Bienheureux Jean-Paul II l'homme occupe une place spéciale. Dans sa première encyclique *Redemptor hominis*, dans laquelle il a tracé le programme de tout son long Pontificat, le Pape

écrivait: «L'homme, dans la pleine vérité de son existence, de son être personnel et en même temps de son être communautaire et social – dans le cercle de sa famille, [...] dans le cadre de sa nation ou de son peuple [...], dans le cadre de toute l'humanité –, cet homme est la première route que l'Église doit parcourir...» (n. 14). De là nous voyons déjà son énorme intérêt pour la culture, qui s'est manifesté d'une façon spéciale dans son discours-témoignage prononcé ici justement en 1980. Il s'agit, en effet, d'un témoignage personnel du Pape à propos du rôle fondamental de la culture dans l'histoire de sa propre nation et dans celle de tous les peuples : la culture comme facteur constitutif et déterminant de la souveraineté de chaque peuple et de chaque être humain.¹

Il y a des événements qui font l'histoire et ce discours-là est sans aucun doute un de ceux qui ont fait date dans l'histoire. Je crois qu'il vaut la peine aujourd'hui d'en citer quelques extraits: «L'homme vit d'une vie vraiment humaine grâce à la culture. La vie humaine est culture en ce sens aussi que l'homme se distingue et se différencie à travers elle de tout ce qui existe par ailleurs dans le monde visible : l'homme ne peut pas se passer de culture. /.../ /et/ la tâche première et essentielle de la culture en général, et aussi de toute culture, est l'éducation. L'éducation consiste en effet à ce que l'homme devienne toujours plus homme, qu'il puisse "être" davantage et pas seulement qu'il puisse "avoir" davantage».² Par ailleurs, face aux symptômes inquiétants de la crise de la culture occidentale, qui au fond est une crise anthropologique, et face à la gravité de l'urgence éducative dans la société actuelle, Jean-Paul II ajoutait: «La culture suppose et exige une "vision intégrale de l'homme", entendu dans la totalité de ses capacités morales et spirituelles, dans la plénitude de sa vocation. C'est ici que réside le lien profond, "la relation organique et constitutive", qui unit entre elles la foi chrétienne et la culture humaine : la foi offre la vision profonde de l'homme dont la culture a besoin. Plus encore, c'est seulement elle qui peut apporter à la culture son fondement ultime et radical. Dans la foi chrétienne, la culture peut trouver un aliment et une inspiration définitive».³

L'enseignement du Bienheureux Jean-Paul II sur la culture est vraiment comme une mine sans fond dans laquelle on n'arrête pas de creuser. Il nous donne la possibilité d'y trouver des indications sûres pour nous orienter, en cette époque de profondes mutations culturelles qui engendrent – d'une part – de nombreuses espérances, mais aussi - d'autre part – beaucoup d'inquiétudes.

Pour conclure, je voudrais remercier encore une fois tous les participants à ce Symposium qui je l'espère nous offrira de belles occasions d'enrichir notre réflexion sur la personne humaine, sur sa dignité inaliénable et sur sa vocation transcendante...

Cela a vraiment été une grande joie pour la Fondation Jean-Paul II d'organiser cet événement pour faire connaître toujours mieux la pensée de ce grand Pape Slave – comme lui-même aimait à se définir – qui fut aussi le Fondateur et Patron de notre Fondation.

¹ Cf. JEAN-PAUL II, *Mémoire et identité. Conversations au passage entre deux millénaires*, Flammarion 2005, p. 96.

² JEAN-PAUL II, *Discours à l'Organisation des Nations Unies pour l'Éducation, la Science et la Culture (UNESCO)*, in "Insegnamenti di Giovanni Paolo II" III, 1 (1980) pp. 1639; 1644 (prononcé en français).

³ JEAN-PAUL II, *Discours aux intellectuels et au monde universitaire de Medellín*, in "La Documentation Catholique" 10 août 1986, p. 749.

Karol Wojtyła et Jean-Paul II
L'itinéraire d'un homme de culture
L'actualité de la pensée et de l'action de Jean-Paul II à partir de son
discours à l'UNESCO

Mgr. Francesco Follo

Observateur permanent du Saint-Siège auprès de l'UNESCO

« L'homme, et l'homme seul, est « acteur », ou « artisan », de la culture; l'homme, et l'homme seul, s'exprime en elle et trouve en elle son propre équilibre. » (Jean-Paul II, *Discours à l'UNESCO*, 2 juin 1980, n 7). « L'humanité intégrale s'exprime dans la culture », affirmait Jean-Paul II, quand le mot « culture » n'était pas encore devenu le slogan des revendications identitaires et des batailles communautaristes. En effet, aujourd'hui, parler de culture signifie affronter tous les problèmes d'une façon profondément humaine. Comme le disait Jean-Paul II dans son discours : « L'homme vit un vie authentiquement humaine grâce à la culture »... « grâce à la culture l'homme devient plus homme » : il « est » plus » (Ibid. nn 11, 14)

« Il m'a été donné de réaliser aujourd'hui un des désirs les plus vifs de mon cœur. Il m'a été donné de pénétrer, ici même, à l'intérieur de l'Aréopage qui est celui du monde entier. Il m'a été donné de vous dire à tous, à vous, membres de l'Organisation des Nations Unies pour l'Éducation, la Science et la Culture, à vous qui travaillez pour le bien et pour la réconciliation des hommes et des peuples à travers tous les domaines de la culture, de l'éducation, de la science et de l'information, de vous dire et de vous crier du fond de l'âme: Oui! l'avenir de l'homme dépend de la culture! Oui! la paix du monde dépend de la primauté de l'Esprit! Oui! l'avenir pacifique de l'humanité dépend de l'amour! Votre contribution personnelle, Mesdames et Messieurs, est importante, elle est vitale. Elle se situe dans l'approche correcte des problèmes à la solution desquels vous consacrez votre service. Ma parole finale est celle-ci: Ne cessez pas. Continuez. Continuez toujours. » (Jean-Paul II, *Discours à l'UNESCO*, 2 juin 1980, n. 23).

Notre réunion est consacrée, donc, à continuer notre travail en réfléchissant sur à un homme qui n'a pas rechigné à parler de la culture et de son sens, dans le temps mais surtout à nos jours. Il l'a fait, par ailleurs, à bon droit, pour ses qualités de théologien et philosophe, et pour le magistère qu'il a incarné. Mais il ne faut pas oublier que, avant la philosophie et la théologie, Karol Wojtyła étudia la philologie. Il était passionné pour le théâtre et il composa des poèmes et des pièces (cf Karol Wojtyła, *Poèmes*, Paris 1979, avec un préface de Pierre Emmanuel).

L'homme étant un être de nature et de culture, une réflexion sur la culture ne manquera jamais de se dire nécessaire lorsque nous débattons de l'humanité de l'homme, de la spécificité de sa place au monde et de sa façon d'être en relation avec la transcendance. Néanmoins, il semble nécessaire de poser une question préliminaire : la culture, est-elle *d'abord* un thème ? Pouvons-nous, donc, parler d'emblée de ce que Karol Wojtyła et Jean-Paul II ont dit « de » la culture ? A ces questions, je me permets de proposer une réponse réticente. La réticence est simple, et elle découle de la constatation suivante : le sujet qui tente de définir ou de penser la culture est toujours un sujet 'en situation », incarné dans un milieu historico-culturel inévitablement déterminé. Quelle culture déterminée, d'autre part, nous permet de prendre comme thème le phénomène universel de la culture, à savoir la culture *en tant que* phénomène universel ? Je suggère donc la nécessité d'un détour : avant de laisser la parole à ceux qui aborderont directement la question du rapport pensé de Jean-Paul II à la culture, je m'intéresserai à son rapport « vécu » à la culture — bref, à Jean-Paul II dans la culture de son temps et, peut-être, de tous les temps.

Une courte biographie intellectuelle peut nous éclairer à cet égard. Karol Wojtyła naît dans une Pologne à peine ressuscitée, fils d'un père qui servit dans l'armée autrichienne pendant la première guerre mondiale,

proche voisin donc du monde germanique. Il confessa toujours ses racines polonaises. La poésie polonaise est de celle qu'il aime le plus. Mais ici, une réserve. Être polonais, pour lui, ne fut jamais n'être que polonais. La Pologne ressuscitée en 1919 est ce qu'elle a été depuis des siècles, une terre européenne. Les poètes polonais écrivaient en polonais, les philosophes polonais, jusqu'à Twardovski et Ingarden, écrivirent d'abord en allemand. Ils cessèrent d'écrire en allemand, certes, pour affirmer leur appartenance à la patrie polonaise. Ils ne cessèrent jamais, en revanche, de puiser à des sources allemandes, l'école de Brentano chez l'un, celle de Husserl chez l'autre. Par ailleurs, les limites de ma patrie et de ma langue maternelle sont-elles celles de ma culture ? Pas vraiment. Et en disant que la Pologne, celle de Wojtyla et de tous les polonais, est un bout d'Europe, nous ne procédons pas à une platitude géographique, mais à la délimitation d'une aire culturelle. Dire du polonais qu'il est européen, c'est dire qu'il possède une ouverture native à la germanité. C'est dire aussi que la France est tout pour lui sauf une terre étrangère. C'est dire, peut-être, qu'il faut manier avec prudence le concept d'« étranger ». Après tout, devenu Jean-Paul II, où Karol Wojtyla est-il apparu comme étranger ? La Pologne peut être fière qu'il en ait été citoyen. Elle ne peut pas pour autant l'annexer. Un polonais qui ne serait que polonais ne serait pas européen. Et, du coup, il trahirait sa patrie, comme par exemple le tchèque trahirait sa culture européenne s'il croyait que Comenius ou Patocka n'étaient que tchèques...

Il y a plus à dire. De sa langue maternelle, Karol Wojtyla fit l'usage que tous font de leur langue maternelle, se livrer à des transactions sémantiques réussies. Mais il importe grandement que ses premiers travaux d'écriture appartiennent au genre de ce qu'on appelle dans le monde anglo-saxon de l'écriture « créative ». Nous ne pouvons sauter par dessus les siècles et dire quelle place les poésies de Wojtyla, ou son travail de dramaturge, occuperont dans l'histoire de la littérature, polonaise, européenne, mondiale. Mais nous pouvons en revanche, et il convient d'insister sur ce point, à savoir sur l'universalité propre à l'œuvre d'art en tant que telle. Rien de plus ancré dans la particularité qu'un texte littéraire, que nous traduirons toujours de manière imparfaite, qu'il faudra apprendre à lire dans sa version originale, qui nous imposera toujours d'être quelque peu polyglottes si nous voulons goûter en plénitude Eschyle, Dante ou Shakespeare. Mais dans cette particularité irrésorbable, comment ne pas apercevoir un don fait à tous ? Il est beaucoup question dans l'institution qui nous accueille d'un « patrimoine mondial » de l'humanité. Ce patrimoine, pour l'essentiel, consiste en telle œuvre et telle œuvre, tel chef-d'œuvre et tel chef-d'œuvre. Ce patrimoine est culturel, dû à l'homme en tant qu'artisan et artiste. Petites ou grandes contributions au patrimoine culturel de l'humanité, peu importe : le point majeur est que le jeune Karol Wojtyla n'ait pas été d'abord un théoricien de la culture, mais un *artisan* de culture. Si l'on me le permet, je dirais que Jean Paul II était un artiste de la culture, avec une activité qui ouvre à un mode de compréhension qui puise au plus profond du cœur : « Le sens est-il donné pas la seule pensée ? Ne l'est-il pas aussi par le cœur ? » (Karol Wojtyla, *Poèmes*, Paris 1979, p. 129).

C'est ainsi qu'il entre en scène en une période lugubre, longtemps avant de nous rappeler ce qu'il faut entendre par « culture ». Le philosophe Emmanuel Levinas, dans un colloque tenu à l'Institut Catholique de Paris en 1980, parlait de Karol Wojtyla comme du « cardinal phénoménologue ». Peut-être. Mais Karol Wojtyla fut d'abord un artiste de la langue polonaise. Et un autre français, le poète Pierre Emmanuel, affirmait à la même époque que la *parole poétique* (Préface de Pierre Emmanuel, en Karol Wojtyla, *Poèmes*, Paris 1979, p. 8) est la plus propre parole de celui qui toucha aussi à la phénoménologie.

Tout texte philosophique est (*grosso modo*) traductible, tout texte littéraire l'est aussi (mais difficilement), les uns et les autres en tout cas sont « donnés à tous ». Une conversation avec un ami n'a lieu que pour lui et moi. Un livre ou un recueil de poèmes, en revanche, est à la disposition de quiconque sait lire. Tous ne savent pas lire. Tous, ajoutons-le, n'ont pas les privilèges du savoir. L'auteur, en tout cas, nous apparaît comme celui qui donne. Tous les textes ne se valent pas. Ce n'est pas pour lire *Le monde* que l'on apprend la langue française. L'auteur en tout cas veut être lu. Et lorsqu'il écrit de la poésie, ou écrit *La boutique de l'orfèvre*, alors son public, paradoxalement, est le plus vaste qu'il soit alors même qu'il semble restreint aux limites d'une seule aire linguistique. Les hasards de l'histoire ont fait que les œuvres littéraires de Karol Wojtyla ont été traduites en abondance. Mais même si elles ne l'avaient pas été, elles attesteraient l'existence d'un monde dans lequel l'écriture déborde les canons de l'utilité, et nous forceraient à lier la culture et le don.

Celui qui devint Jean-Paul II ne voua pas sa vie à l'écriture « créative ». Le plus clair de cette vie, d'ailleurs, ne fut pas voué à l'écriture mais à la parole parlée. Une œuvre nous reste toutefois, elle-même interrompue par les charges de l'épiscopat, à Cracovie puis à Rome, dont la genèse intéresse notre propos biographique. C'est en polonais que Karol Wojtyła écrit ses premiers textes, mais c'est en latin, et à Rome, qu'il écrit sa première thèse de doctorat. Il la consacre à un spirituel espagnol (St Jean de la Croix – le titre de sa thèse : *La doctrine de la foi selon Saint Jean de la Croix*, discussion le 19 juin 1948), sous la direction d'un dominicain français (P. Réginald Garrigou-Lagrange). Et dès cette période romaine, nous percevons que les frontières, nationales, linguistiques, culturelles, perdent ici toute pertinence. Le premier texte publié est dédié à une institution française, la « Mission de France ». Revenu en Pologne après le temps passé à Rome sous la protection d'un dignitaire du néo-thomisme, le docteur en théologie est incité à écrire une nouvelle thèse, cette fois-ci de philosophie morale, sur un philosophe allemand, Max Scheler, et il accepte alors une nouvelle influence, celle de la phénoménologie. La thèse sur Scheler est bouclée en deux ans et écrite en polonais (et il est fort dommage qu'elle ait peu été traduite), c'est toutefois un travail hors frontières : le jeune Dr habilité Karol Wojtyła appartient à une communauté scientifique internationale pour laquelle les limites géographiques entre les états sont des réalités bien nuancées. Le monde auquel appartient le jeune théologien et philosophe n'est pas celui d'un cosmopolitisme abstrait, tel que le concevaient les stoïciens, mais celui d'un cosmopolitisme concret dans lequel le particulier s'ouvre à l'universel, dans lequel tout ce qui est « bon » à lire finit toujours par être lu, dans lequel une particularité sans signification universelle n'est qu'un détail sans intérêt.

On n'a pas manqué de parler d'humanisme à propos de Karol Wojtyła. D'autres diront si et à quel point sa pensée peut redonner vie à un humanisme. Plus modestement, je voudrais dire que l'homme lui-même, Karol Wojtyła en tant qu'homme de culture, a été bel et bien un humaniste. La naissance littéraire de l'humanisme est peut-être dans le « *Homo sum, nihil humani mihi alienum puto* » de Térence. Etudiant, prêtre, évêque, je ne crois pas que Wojtyła ait vu quoi que ce soit d'humain sans le considérer comme sien. De fréquent voyages en Afrique lui valurent, de la part des africains, le surnom de « Jean-Paul II l'Africain ». Mais quel a été le sens du voyage pour Jean-Paul II ? Il avouait lui-même que c'était pour voir et apprendre, il le faisait pourtant aussi pour enseigner : on ne se rappelle jamais assez que dans la première utilisation du mot « *cultura* », en latin, Cicéron compare l'activité de cultiver la terre à l'activité d'éduquer l'être humain : « Un champ, si fertile soit-il, ne peut être productif sans culture, et c'est la même chose pour l'humain sans enseignement » (*Tusculanes* II, 13). Dans ce « voyage de l'éducation » que sont ses périples africains, le problème majeur de l'Eglise d'Afrique, celui de l'inculturation, reçoit l'attention de Jean-Paul II, qui a ce sujet a dit des choses fortes et vraies. L'Afrique voulait parler de culture et qu'on lui parlât de culture, et cela fut fait. Et ce fut le cas ailleurs. Pour parler de la capacité de Jean-Paul II d'entrer en syntonie avec la diversité culturelle de son peuple, qu'on me permette d'introduire ici un mot technique, celui d'« empathie », qui traduit l'allemand *Einführung*. L'empathie, selon Husserl (et selon Edith Stein, qui diverge légèrement par rapport à son maître), est l'expérience qui permet l'intersubjectivité. L'empathie me permet de « sentir » à la place d'autrui. Parce que je « sens en lui », la communication vraie est possible (entendons par là une communication plus que verbale et proprement interpersonnelle). Et si je me sens à la place d'autrui, je puis réciproquement lui permettre de se sentir à ma place. Bref, l'empathie permet l'interconnaissance. Or, n'y a-t-il pas un lien étroit entre l'interconnaissance, ainsi définie, et l'ouverture humaniste à l'autre homme et à l'autre culture ? Nous parlons trop souvent de « la culture » comme d'une entité close, comme des traits figés qu'il nous faudrait transmettre d'homme à homme. Le langage quotidien ici nous trompe. Non seulement « la » culture est un phénomène humain (pas de culture chez les abeilles ou chez les baleines), mais encore, elle n'existe qu'à travers des personnes concrètes, qui reconnaissent, assument et vivent librement leur propres cultures, en revendiquant leurs racines et en projetant des nouveaux horizons à partir de ces racines, et ceci dans le réseau de multiples relations qui ne se limitent pas à des territoires donnés. La diversité et l'interconnexion des cultures s'expriment dans la dissémination et la multiplicité des langues, mais aussi dans la multiplicité des traductions, des échanges des contaminations linguistiques qui ont marqué l'histoire des civilisations. Le langage est le propre de l'homme, mais s'il est vrai qu'il n'existe pas de langue universelle, il est vrai aussi que nous sommes capable de parler la langue d'autrui, et de nous comprendre :

nous pouvons concéder à George Steiner que « si la dispersion de Babel n'est pas vraiment une malédiction, c'est que la diversité des langues continue de témoigner de la liberté de l'homme aussi face au monde ».

La multiplicité des cultures dans l'unité d'une seule humanité de l'homme, l'attitude à identifier l'humain dans la pluralité des cultures, cela peut être théorisé. Mais, au choix, tout cela peut être théorisé avant ou après avoir été vécu. Sur ce point, il est clair que Jean-Paul II a dit ce qu'il vivait. L'expression de soi, délibérée ou non, fait parfois bon ménage avec l'énonciation désintéressée du vrai !

Nous avons parlé d' « ouverture à l'autre homme » : à cet égard, souligner le lien entre culture et ouverture est donc de première importance. Qui dit ouverture, en premier lieu, dit appartenance à un lieu — historique, national, culturel. Nous sommes toujours ici ou là, d'ici ou de là. Etre d'ici ou de là, certes, peut être la condition d'un enfermement. Quel que soit le nom qu'on lui donne, cet enfermement est toujours possible. La recherche ethnologique l'a démontré, toute société tend à confondre sa propre culture avec la civilisation, allant jusqu'à rejeter hors de l'humanité les hommes qui appartiennent à d'autres cultures. Comme le dit Claude Lévi-Strauss dans *Race et Histoire* (1968) « il est probable que le mot barbare se réfère étymologiquement à la confusion et à l'inarticulation du chant des oiseaux, opposées à la valeur signifiante du langage humain; et sauvage, qui veut dire "de la forêt", évoque aussi un genre de vie animal, par opposition à la culture humaine. Dans les deux cas, on refuse d'admettre le fait même de la diversité culturelle. On préfère rejeter hors de la culture, dans la nature, tout ce qui ne se conforme pas à la norme sous laquelle on vit. » Tout groupe humain a donc tendance à prendre sa propre culture comme modèle, et à rejeter toutes les autres comme inférieures. Même le Grec, figure exemplaire de l'homme cultivé, pêche sans doute en excluant le « barbare ».

Il faut regarder cet enfermement en face. Pour Richard Wagner, « seul l'art allemand est art authentique ». Sans aller si loin, l'ethnocentrisme dont on nous parlait peut-être un peu trop dans les belles années du structuralisme menace toujours de pointer le bout du nez quand notre « ici » devient mesure et juge de tout « là-bas ». Ce n'est pourtant pas notre destin que de nous enfermer dans notre langage et nos références culturelles. Parmi les nombreuses vérités d'évidence que nous pouvons proférer à propos de Jean-Paul II, disons haut et fort que nul n'était « barbare » à ces yeux. Il avait trop voyagé, dans tous les sens du terme, pour nous dire cela. Allons plus loin. Pour Jean Paul II, peut-on vraiment parler d'appartenance à une culture ? Biographiquement, sans doute. Jean-Paul II est européen, au sens large et riche du terme. Nous pouvons écrire sa biographie intellectuelle, dont nous avons donné toute à l'heure les linéaments. Mais nous avons mieux à faire : à savoir, poser que son appartenance à l'Europe est (ipso facto, aimerait-on dire) une ouverture à tout monde, en entendant par « monde » toute aire culturelle originale et riche de ses traditions. L'Europe de laquelle Jean-Paul II est issu n'est pas une Europe refermée sur elle-même. C'est aussi bien l'Europe dont la culture a traversé l'océan atlantique, à la manière française, à la manière anglaise et à la manière hispano-lusitanienne. C'est l'Europe qui permit la vocation de Matteo Ricci et, avec lui, de tous ceux qui comprirent que le christianisme pouvait se dire et se vivre au sein de la culture chinoise. Les exemples abonderaient. Une même leçon s'en dégage : l'homme cultivé doit à sa culture une bienveillance intelligente à l'égard de toute autre culture.

La formation intellectuelle et spirituelle de l'homme le rend capable de dialoguer de façon respectueuse et lucide avec tous les courants de la culture mondiale, avec la certitude à la fois d'en recevoir beaucoup de richesses et à la fois pouvoir faire entendre la Parole de Dieu comme une source de sagesse et de liberté offerte à tous.

Encore faut-il qu'il y ait des hommes cultivés. Le jeune Karol Wojtyła fit ce que firent tous les intellectuels catholiques polonais de sa génération. Il va sans dire qu'il fit ses études que l'on dit aujourd'hui « classiques », et qui lui permirent de s'approprier un « patrimoine » intellectuel et spirituel. Docteur en théologie, docteur en philosophie, là encore, rien de plus normal et banal. Se délasser, en marge des charges de son pontificat, en parlant de philosophie avec Paul Ricoeur et Emmanuel Levinas, là encore, rien de plus normal — et, dans ce dernier cas, rien de plus apte à lier repos et stimulation théorique, et peut-être à l'aider dans son travail romain d'enseignement. Mais une fois que l'on a parlé de « normes », une fois donc dit qu'il est « normal » d'être un européen cultivé, il vaut mieux avouer que l'opposition du « civilisé » et du

« barbare » doit être annulée — mais avouer aussi qu'il y a une autre barbarie qui s'oppose à toute vraie culture, le nihilisme, et que c'est donc la tâche de toute vraie culture que de protester contre cette barbarie. Nous devons à C.S. Lewis une description à longue portée de ce qu'il appelle « l'abolition de l'homme », et qui est une manière limpide et anglo-saxonne d'annoncer et de dénoncer ce qui s'appelle le nihilisme chez Nietzsche : la dévaluation des plus hautes valeurs, et du coup la valorisation de l'empire du rien. Le nihilisme peut être fort cultivé, ou au moins fort lettré et érudit. Il se manifeste entre autres, et c'est le point sur lequel Lewis insiste, par la négation de toute vraie culture, donc de toute culture qui permette à l'homme de vivre authentiquement en homme parmi les hommes. Devant le nihilisme, Lewis et Nietzsche ne proposent pas la même réponse. Chez Nietzsche, le salut ne peut venir que de la création de nouvelles valeurs et, simultanément, que de l'avènement d'une humanité nouvelle, le « surhumain ». Chez Lewis, le salut vient de l'éducation. Education à quoi ? Les exemples ne manquent pas. Protester contre l'abolition de l'homme, paradoxalement, c'est permettre aux jeunes hommes de lire Homère ou d'aimer Bach. Protester contre l'abolition de l'homme, c'est protester en faveur de ce qu'il faut persister à nommer les « humanités ». Nous n'avons certes pas à nier la pleine et entière humanité de celui qui n'a pas lu Homère et qui n'aime pas Bach. Nous avons le droit, en revanche, de lutter contre quelque barbarie que ce soit qui interdirait l'accès à Homère et à Bach. Et nous avons le devoir, en fait, de faire figurer l'accès à Homère et à Bach parmi les droits essentiels de l'homme.

L'homme cultivé est un homme qui dit merci, parce que nulle culture n'est le produit de celui qui en jouit. Et s'il n'est pas nécessaire d'enseigner les « humanités » pour être soi-même un homme de culture, défendre le principe que tous aient le droit d'être des hommes de culture nous est proprement nécessaire. L'homme cultivé est un homme qui dit merci, parce qu'il sait qu'il a reçu et aurait pu ne pas recevoir. Et c'est donc la raison pour laquelle le long combat de Jean-Paul II en faveur des droits de l'homme nous intéresse ici. Le concept de « droit de l'homme », il n'est pas nécessaire de le redire, a été forgé pour dire que ces droits étaient perpétuellement violés. Le concept d'un droit de l'homme à la culture, de même, est forgé pour dire que l'homme de culture est un privilégié en un domaine où il ne devrait pas y avoir de privilège. Nous n'avons pas à rêver : un monde où tous parleraient la langue de tous, où tous liraient Homère et Shakespeare, etc., ce monde est sans lieu : utopique. Et pourtant... Dans le continent que visita souvent Jean-Paul II « l'africain », combien d'enfants font deux heures de marche à pied, tous les jours, pour aller à l'école ? L'école est à la porte des occidentaux, et leurs enfants savent rarement quelle chance est la leur. Il serait bon qu'ils le sachent. Et pour qu'ils le sachent, quoi de mieux que de rappeler, à temps et à contretemps, que l'homme est à la fois animal rationnel et animal de culture, animal à la fois de « ratio » et d'« artes », et que là où les « arts » sont négligés, l'animal rationnel perd de son humanité ? Parmi les piliers du message de Jean-Paul II, il faut toujours rappeler la centralité de la place qu'il donne à l'éducation comme œuvre fondamentale en faveur de ce que l'homme peut et doit être : l'éducation est tout simplement la « condition universelle de l'accès de l'homme à sa propre humanité » (Jean Paul II, Discours à l'UNESCO, 2 juin 1980)

A quoi sert enfin la culture ? Je viens de parler des conversations de Jean-Paul II avec Ricoeur et Levinas dans le calme de Castelgandolfo, et une formule latine revient en mémoire. La vie idéale, à Rome, est « otium cum dignitate ». La formule dit-elle vrai ? Elle dit un idéal de vie aristocratique, tel que celui qui en bénéficie est dispensé de tout travail, met entre parenthèses tout souci d'utilité, jouit donc sans peine. Ce loisir studieux n'est pas le modèle de vie que nous proposent Karol Wojtyła et Jean-Paul II. L'homme de culture, en ce cas, est indissociable de l'homme d'action. Pétri de littérature polonaise, Jean-Paul II intervint quand il le fallut dans la vie politique de sa patrie. Humaniste, il ne dissocia jamais ce qu'il était de ce que tous ont le droit d'être. A quoi donc sert la culture ? Elle « me » sert à être davantage homme, ce qui n'est pas rien. Elle ne nous laisse jamais seuls, d'autre part, parce qu'elle ne peut être appropriée qu'en intégrant à la communauté de ceux qui lisent, de ceux qui veulent dire la vérité, etc. La culture, dès lors, n'est pas ce qu'est le beau chez Kant, une « finalité sans fin ». Elle est facteur d'action. La culture pour Jean-Paul II a un but : la liberté de l'homme. Lutter pour une culture authentique, c'est lutter contre les idéologies et leurs subtiles oppressions.

Mais dans cette lutte, en lieu et place du relativisme, Jean-Paul II met la relation à la vérité. Toute parole prononcée ou écrite a un rapport à la vérité : si nous ne sommes pas persuadés qu'il y a une vérité, si nous ne sommes plus tendus vers elle, nous vidons le langage de toute raison d'être. Au lieu des attermolements de la subjectivité, il place donc au centre la vérité : vérité de l'homme, recherche de la vérité dans la science, accomplissement d'une œuvre véridique dans l'art, action conforme à la vérité dans l'éthique. « Genus humanum arte et ratione vivit » dit Saint Thomas (In post. Analyticorum 1), cité dans le célèbre Discours à l'UNESCO du 2 juin 1980. L'homme vit par son œuvre et par son langage, c'est-à-dire par sa culture. C'est pourquoi défendre la culture, c'est toujours défendre l'homme, sa raison et sa liberté. A savoir, son intime vérité.

J'ai dit que l'homme de culture doit dire perpétuellement merci. Concluons en disant qu'il doit donner. Et c'est pour cela que la lutte de Jean-Paul II en faveur des droits de l'homme, et notamment du droit de l'homme à la culture, fut partie intégrante de son travail de chrétien et de pape. Son prédécesseur Paul VI avait dit que « l'homme est la route de l'Eglise ». L'humanisme de Jean-Paul II, tel que vécu et tel qu'enseigné, est un humanisme chrétien. Le propre du christianisme est de s'être pensé universel. A ce titre, il est prêt à se penser comme distinct d'une culture, parce qu'il s'exprime dans toutes, et donc à reconnaître toutes les cultures dans leur diversité. C'est pour cette raison que toute culture peut s'approprier de cet humanisme chrétien. L'expérience de Karol Wojtyła est pour tous, comme un chapitre de « culture vécue » — tout en étant un chapitre de « théologie vécue », gelebte Theologie dirait Hans Urs von Balthasar), qui doit donner lui aussi à penser universellement.